

Québécois, encore un effort!

Pierre Turgeon

Volume 32, Number 6 (1992), December 1990

La fin du Canada

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Turgeon, P. (1990). Québécois, encore un effort! *Liberté*, 32(6), 24–26.

PIERRE TURGEON

QUÉBÉCOIS, ENCORE UN EFFORT!

Le Canada! Tout de suite, au fond de la gorge, un bâillon. Qui rend incapable de dire *nous*. «Nous pensons... Nous voulons...»: phrases impossibles, qui meurent avant d'être prononcées. Car cette première personne, au singulier comme au pluriel, n'existe que comme volonté souveraine. Entre le je-sujet et ce *nous* québécois qui ne peut s'énoncer que comme projet, s'étend un grand espace de silence et de dépendance: le Canada.

Là, derrière le canal Rideau, on met à la disposition du public une parole qui a les apparences de la Raison universelle. Les mutismes subjectifs et ethniques s'y apaiseraient en se racontant à la troisième personne. Les caractères distinctifs se réfléchiraient dans une galerie de glaces prévue à cet effet par la constitution.

Rien de plus sournoisement répressif que la ruse byzantino-canadienne visant à engager l'autre — qu'il soit québécois ou autochtone — dans un prétendu dialogue démocratique à propos de sa propre existence. Existez-vous? Si oui, de façon vraiment différente? *Why do you speak French? Let's have a royal commission on that!* Et quand vous refusez de gloser là-dessus, on vous taxe d'étroitesse d'esprit.

Depuis la visite de lord Durham, ce pays a perfectionné une subtile méthode d'assimilation: pas besoin d'angliciser les langues et les cultures étrangères — il suffit de refuser que ces dernières confèrent un caractère distinct et des

droits particuliers. Les entités abstraites ainsi obtenues par distillation des particularismes sont alors affublées du titre de citoyen et réputées être égales entre elles parce que dotées du droit de vote. Sauf que le substrat culturel du pouvoir reste anglo-saxon, ce que ce tour de passe-passe ne réussit plus à cacher qu'aux grands naïfs.

Comment discuter avec quelqu'un qui refuse d'admettre votre différence et, par conséquent, votre existence concrète? La communication suppose une position éthique: celle de la reconnaissance réciproque des personnes en tant que sujets de l'argumentation. Face au chant des sirènes fédéralistes, nous devons nous boucher les oreilles. Et suivre l'exemple d'Elijah Harper: dire non au Canada. Pas de discours, *surtout* pas de discours, pour justifier ce refus: voilà la grande leçon du député amérindien. Sans demander la permission à personne, les Iroquois, les Cris, les Inuits se déclarent indépendants, ils affirment même l'avoir toujours été.

Mais il faut comprendre que ce *non* entraîne la mort du Canada dans sa forme actuelle. Cette superstructure — aussi dépourvue de projet collectif qu'un parking de centre commercial — ne va pas disparaître toute seule, par inanition, à cause de son inefficacité ou de son absurdité. En politique, de semblables défauts n'ont rien de fatal. En fait, l'agonie du Canada peut se prolonger durant des siècles: au lieu de marquer la fin d'un pays, elle peut représenter une manière de vivre, ou plutôt de survivre.

Les marées humaines fleurdelisées de certaines fêtes nationales, les sondages épidermiques, les manœuvres électorales qui cherchent à se faire passer pour politiques, tout cela ne doit pas nous abuser: le plus dur reste à faire, rien n'est acquis, et le nouveau premier ministre ontarien ne veut pas avoir à montrer un passeport pour venir nous visiter. Passé maître dans l'art de la désinformation, l'adversaire s'apprête à ressurgir en portant notre visage comme

un masque, et déjà, en coulisses, on teste un pantin télé-guidé du nom de Chrétien.

Le Canada est une maladie dont le Québec doit guérir. Et l'opération ne pourra se faire que par amputation. Normal que de référendums en conférences constitutionnelles, nous ayons tendance à repousser l'échéance. Les médecins indépendantistes ont beau présenter l'organe gangréné comme n'appartenant déjà plus au patient, nous savons que nous devons renoncer à une partie de nous-mêmes.

La souveraineté commencera avec ce rejet, comme prémisse indémontrable et capitale de notre existence nationale. On fonde son identité sur ce qu'on décide de ne pas être: ni Américain, ni Français. Chacun de ces *non* définit notre nom. Je ne sais pas précisément qui je suis — et d'ailleurs le saurai-je jamais? — mais j'ai la certitude absolue de ce que je ne suis pas. En fondant mon identité par la négation, j'évite les pièges d'une définition positive qui limite mes possibilités d'être et de changer. Je me découvre en parlant avec l'autre, sans chercher à le dominer, sans non plus renoncer à moi-même.

La négation du Canada, la plus prégnante et la plus difficile, il nous reste encore à la poser pour naître. Québécois, encore un effort! Du fond de sa bastille, le divin marquis nous appelle à régicider sa gracieuse majesté elle-même, dont le regard imprimé sur chacun de nos dollars scrute le fond de nos porte-monnaie, et donc de nos âmes. Son pouvoir n'est que symbolique, objectera-t-on. Mais quel pouvoir ne l'est pas? Et l'exécution dont il s'agit ne requiert nulle guillotine, mais un simple branlement du chef: le nôtre.